

A

« Allah, Al Watan, Al Malik, » « Dieu, la Patrie, le Roi ».

Quand d'autres au flanc sud du Mont Lee, sur la colline de Los Angeles , écrivent en lettres capitales le mot « [Hollywood](#) », à Nador en face la corniche nouvelle, de l'autre côté de la lagune, au milieu des pins d'une colline qui surplombe cette petite mer intérieure, « *la mar chica* » en espagnol, une calligraphie de pierres posées à même le sol , a écrit sur deux lignes géantes en arabe : *Allah, Al Watan, Al Malik, « Dieu, la Patrie, le Roi »*.

C'est la devise du Maroc et comme toutes les devises nationales, faites précisément pour cela, elle dit tout du pays. Alors qu'en lisant en effet par exemple l'in vraisemblable mièvrerie et niaiserie de la devise de l'Union européenne « *Unie dans la diversité* », on a tout compris... de l'absence de densité, quand on lit « *Allah, Al Watan, Al Malik* », on a d'emblée les trois piliers et les trois secrets de l'énigme du Maroc. Parce que de fait, il y a bien une énigme marocaine. D'autant plus mystérieuse qu'elle se pose et se maintient depuis treize siècles.

Voilà en effet un pays où, de El Hoceïma à des quartiers périphériques de Casablanca, la distance, entre les attentes sociales de millions de jeunes, qui plus est souvent diplômés, et ses réalités économiques permettant d'y répondre, ne se résorbant pas, les risques de fissure existe depuis des années. Or il ne se fissure pas.

C'est un mystère, sinon un miracle.

Au bout en effet de la liste de tout ce qui ne va pas, avec 20 % des jeunes au chômage; une école dont tout le Parlement, toute la presse, tous les contractuels en grève en avril 2019 et tout le pays, savent qu'elle est à réformer; des ponts emportés par les eaux à peine construits; les anciens fonctionnaires qui peu à peu s'en vont, sans toutes les compétences pour les remplacer; les équipements sanitaires à réaliser, notamment dans les villages de montagne où des livraisons de médicaments les mois de neige ne se font au mieux qu'à dos de mulet; le choc du vieillissement qui arrive, sans les budgets sociaux pour l'affronter; et même maintenant une immigration du sud qu'il faut assimiler, le tout accompagné des coûts de quarante-quatre ans d'une guerre larvée qu'il a fallu budgétairement assumer, la conclusion qui irait de soi, est évidemment que cela ne peut durer. Surtout quand le Rif est secoué. Et pourtant ça dure... La société marocaine ne se casse pas et tous les samedis on ne voit pas depuis des mois des vagues de gilets jaune arpenter les avenues et sortir des médinas.

Pourquoi ?

Mais parce que l'édifice national marocain est bâti sur les trois piliers anti sismiques que la devise du pays exprime précisément : « *Dieu, la Patrie, le Roi* ».

Je les reprends un à un.

Dieu bien sûr. De la base au sommet, il imprègne toute la société et toutes ses expressions. Des millions de marocains qui se donnent ainsi tous les jours des rendez-vous, concluent spontanément par un « *in challah* ». Certes, l'espagnol a aussi un « *ojala* », qui vient d'ailleurs du Maroc, via l'Andalousie Omeyyade, comme la France a un « *si Dieu le veut* ».

». Mais c'est marginal. Au Maroc c'est normal. Tellement dans la norme d'ailleurs que Dieu est en ouverture de tout Dahir, publiant tout texte de loi, avec la superbe formule sacramentelle suivante.

« *LOUANGE A DIEU SEUL !* »

(*Grand Sceau de Sa Majesté Mohammed VI*)

Que l'on sache par les présentes - Puisse Dieu en élever et en fortifier la teneur ! »

Qui peut comparer cette formule avec l'ouverture d'une directive européenne où on ne lit que les pauvres mots suivants : « *Le Conseil a arrêté la présente directive... » ?*

Après Dieu, vient ensuite, dans la devise marocaine, son deuxième appui : « *la Patrie* ». C'est d'abord la Patrie spirituelle, bien sûr, avec ses frontières non terrestres du « *Ard Al Islam*, la terre de l'Islam. Mais d'emblée c'est aussi une « *Patrie territoriale* » avec sa quête millénaire de l'indépendance nationale, de ses frontières naturelles et de son unité retrouvée jusqu'à son Alsace Lorraine saharienne.

Il y a ainsi une culture marocaine de la Patrie, avec l'écriture permanente d'un roman national, porté sur les siècles par une volonté centrale monarchique, autant que secrété par l'histoire.

Elle a alors ses lieux de mémoire, du tombeau fondateur à Fès, au mausolée rassembleur à Rabat ; ses figures de héros historique, dont le Roi Mohammed V artisan de l'Indépendance restaurée et ses batailles mythiques. Sur neuf siècles de Forces Armées Royales, elles vont de *Zallaca*, non loin de Badajoz, avec le sultan almoravide Youssef ibn Tachfine, à la *guerre des sables* de 1963. C'est aussi la bataille d' *Anoual*, dans le Rif de 1921, *Alarcos*, près de Ciudad Real, remportée par le calife almohades Yacoub *Al-Mansour, le Victorieux*, qui fait le grand empire du XIIIème siècle, du Niger au Guadalquivir, et bien sûr la bataille historique entre toutes de *Alcazarquivir*, bataille des trois rois, sur les rives de l'oued *Al Makhazine*, dans la province de Larache, où en 1578, le roi portugais Sébastian 1^{er} tué, comme les deux sultans en combat d'ailleurs aussi, l'indépendance du pays est assurée.

Tous les chapitres et les images du livre politique de la Patrie sont là, écrits pour exalter la puissance de l'identité arabo musulmane, de la légitimité, monarchique et de ce sentiment spécifiquement marocain, qu'il faut aller jusqu'aux Etats Unis pour le retrouver : la fierté.

Tout comme le désert est en effet le pays des hommes bleus, le Maroc est le pays des hommes fiers. Avec leur drapeau pour s'exprimer. Chaque marocain, même et surtout expatrié, a chez lui une théière, un portrait de Sidna, le Roi et un drapeau. Qu'il va sortir à tout bout d'événement, comme un américain le fait avec sa bannière. Mais le drapeau chérifien n'ayant qu'une seule étoile et non 51, pour compenser le patriote marocain le sort autrement plus de fois qu'à Okinawa. Il le sort pour la victoire d'Aouita, pour un match gagné contre l'Ecosse, dans le cortège de mariage, à pied dans le sable du désert de la Marche verte, en klaxonnant en voiture ou même dans les tribunes du Barça. Parce que pour un simple match entre espagnols s'il y a un marocain dans les gradins, sûr... il va sortir son drapeau rouge à l'étoile verte !

C'est ainsi, à tout instant, tout marocain brandit sa patrie. Même le roi Hassan II, en graciant A. Serfaty et quelques autres « marxo-lénino-activo-pro-indépendato-polisaristes », invoquait dans sa décision « *la miséricorde et la clémence de la patrie* ».

La devise du pays ne fait alors qu'enregistrer cette fierté nationale, d'autant qu'à chaque discours du Trône, tous les 30 juillet, le mot fierté y est. Pour autant, la référence à « *Al Malik* », le Roi, au troisième mot de la devise, aurait pu précéder « *Al Watan* », au nom des deux priorités, religieuse pour le Commandeur des croyants et historique pour l'institution fondatrice du Pays.

Tel n'est pas le cas et il y a une raison qui elle aussi, pareil à la devise dans son ensemble, dit beaucoup du pays et de l'exception de sa Monarchie. Si Le Maroc a en effet un Roi, et un jeune souverain comme l'Espagne, la Thaïlande ou le Japon au nouvel empereur Naharito, de grand père, en père et en fils, le Roi chérifien est professionnellement et religieusement formé à diriger son pays et non réduit constitutionnellement à faire des grands débats, des discours et des cérémonies.

Le souverain marocain n'est pas en quête de verticalité et en recherche de décors sensés créer de la légitimité. Commandeur des croyants, Jupiter n'est pour lui qu'un personnage de BD. Il n'a pas besoin d'un appareil d'emblèmes à fabriquer de l'autorité. Et lorsqu'au soir douloureux du 24 juillet 1999, dans le soleil couchant sur le Mausolée Mohammed V, en présence de tout ce qui compte sur la planète des chefs d'Etat du monde, il voit la longue file des officiers et des notables du Maghzen venir poser, la tête courbée, le baiser de l'allégeance, point n'est besoin pour lui de se ceindre la tête d'une grande couronne de sept kilos d'émail doré et de pierres précieuses, assis sous un parapluie à neuf étages, lien entre lui et les cieux.

Dans ses deux corps de Roi, spirituel et temporel, exprimant davantage que tout appareil d'emblèmes, il a l'autorité épurée et son troisième temps dans la devise ne fait qu'exprimer la simplicité symbolique royale d'une monarchie chérifienne qui n'a pas besoin de scénariser une légitimité acquise sur les siècles de commandement.

Si l'on se transporte ainsi pour bien comprendre cette spécificité marocaine, au règne puissant sultan Moulay Ismâ'il (1672-1727), contemporain de Louis XIV, fondateur de la dynastie alaouite et de l'ordre même du royaume, on est frappé déjà par cette volonté de l'épuré, par l'absence de décorum, d'apparat, entourant la personne du monarque, en contraste avec sa puissante stature politique.

La description d'une audience par le père rédempteur d'alors, Dominique Busnot, en offre un aperçu. Il décrit le sultan Moulay Ismaïl « assis sur l'esplanade à plate terre, les jambes croisées, avec des babouches jaunes à ses pieds. Ses habits et son turban étaient blancs. Il se couvrait le menton de son burnous. Une nuée de gardes l'entouraient, dont l'un tenait un parasol au-dessus de sa tête ».

On est là aux antipodes du modèle monarchique de Versailles alors que nous sommes en présence d'un monarque égal des gouvernants des puissances chrétiennes de ce XVIIème siècle.

Il y a une austérité inhérente au style de pouvoir marocain, même si une étiquette stricte règne, avec au Dar el makhzen une répartition hiérarchisée des tâches qui n'a rien à envier

au gouvernement raffiné de la Chine impériale au sein de la Cité interdite.

En 1902, depuis Tanger, l'ambassadeur français d'alors, Eugène Aubin, avait décrit minutieusement les rouages de ces corporations du gouvernement Makhzenien. On y voyait, tous en costume uniforme au long caftan de couleur, sous la *faradjiya* de linge blanc, sur lequel se place le burnous et avec la chéchiya pointue rouge, les gens du thé impérial, ceux du lit, préposés à l'arrangement du bureau ou de la tente du souverain, ceux de la natte, gentilhommes de la chambre, recrutés parmi les chorfas de la dynastie, gens des écuries impériales, les cavaliers d'élites pour le service du Palais, aux ordres du Caïd el Méchouar, plus les gens du fusil, du sabre, des pistolets ou de la litière, fils de caïds, escorte rapprochée du souverain.

Ce sont tous des gens du poignard recourbé porté en sautoir, attaché à une ganse de soie, avec en face d'eux les gens de la sacoche, fonctionnaires civils des traditions politiques, mandarins du makhzen qui ont en place du poignard un portefeuille contenant les dossiers pour les réunions de travail de chaque matin

Mais ces raffinements d'étiquette cohabitent avec le dépouillé venu probablement des origines sahariennes des dynasties fondatrices depuis les almoravides, où les hommes du désert ont la grande simplicité d'allure pour règle. On n'est pas ici en Thaïlande, avec des ors, des couronnes et des serties de pierres précieuses, sur des trônes en magnificences.

Le dépouillement a quelque chose d'une tradition sublimée en stylisation. L'épure vestimentaire du monarque vêtu de blanc ne l'assimile que mieux à son corps spirituel dans cette monarchie Kantorowicz des deux corps du Roi.

Dans une telle configuration symbolique, même le parasol, tellement dans l'imaginaire depuis le célèbre tableau de Delacroix et tout l'ensemble de l'appareil emblématique makhzénien ne sont pas vraiment de l'essence de l'aura du Sultan, tout en étant les repères nécessaires. Le Roi est d'autant plus sacré qu'il apparaît dépouillé d'apparat et d'emblème.

C'est une constante marocaine. Déjà Le consul français Louis Chénier, prenant ses fonctions au Maroc en 1767, soulignait l'extrême simplicité du cérémonial de la monarchie qu'il opposait « au grand faste de la Cour Ottomane : « L'extérieur de Sidi Mahomet n'en impose pas par une grande magnificence ; ami de la simplicité, et sans aucun goût pour le luxe, ce Prince n'est distingué que parce qu'il est toujours à cheval, et à l'abri d'un parasol, qui est au Maroc la marque distinctive de la souveraineté. Une suite nombreuse d'Officiers, de Soldats, de Pages et de Secrétaires attachés à la Cour, annoncent la présence du Souverain. Ce n'est que les jours de cérémonie, ou quand il tient son Méchouar, audience ou conseil, que l'Empereur de Maroc paraît avec un grand cortège, imposant par le nombre »

Ainsi, la tradition marocaine demeure sous le signe de l'austère simplicité Quand le Roi est commandeur des croyants, tirant de là sa légitimité, la magnificence n'est pas une nécessité. Puisqu'il n'y a pas à en rajouter. D'où l'ordre de la devise : Dieu évidemment, la Patrie naturellement et le Roi commandeur... tout simplement.

Académie du Royaume (l') :

Richelieu et Louis XIII ont créé la Française en 1635, au temps du premier souverain de l'actuelle dynastie alaouite Chérif Ben Ali, Prince du Tafilalet. Le roi Hassan II, trois cent cinquante ans après, à Fès, le 21 avril 1980, a créée, lui, l'Académie du Royaume du Maroc. Elle a de la française, par la multidisciplinarité de ses membres, philosophes, physiciens, médecins, lettrés, historiens, économistes, mais son originalité c'est la parité, entre 30 marocains résidents, et 30 membres étrangers associés dont le premier marcheur sur la lune, Neil Armstrong, Henry Kissinger ou Maurice Druon. On comprend alors les quatre langues de travail avec l'anglais, l'arabe, l'espagnol et le français.

A sa tête un Secrétaire perpétuel, le Dr Lahjomri Abdeljallil, élevé à la fonction parce qu'il remplit toutes les cases et permet tous les ponts. Directeur du Collège royal il établit l'indispensable ligne directe ; grand prix 2019 de la francophonie, décerné par la grande sœur du quai Conti, il est le lien avec elle, comme Maurice Druon l'a été en son temps ; et surtout, avec sa thèse « *l'image du Maroc dans la littérature française* », il est de la grande famille...des chercheurs travailleurs.

De fait, sous sa direction l'Académie travaille et beaucoup et dans le très pointu. Je prends l'exemple de sa volumineuse étude au scanner sur la Nouba.

Almohades (les) : du rigorisme à l'impérialisme

Troisième dynastie, après les idrissides de Fès de 788 à 925, et les Almoravides d'un peu moins d'un siècle, de 1054 à 1146, ils commencent dans la rigueur austère du Madhi Ibn Tumart. Montagnard rugueux de l'Atlas et des confins d'avant le Sahara, il a engendré tout de même un empire impressionnant étendu en forme de bicornes dont les deux pointes allaient de Dakhla au sud-ouest atlantique à Tripoli au nord est méditerranéen, pendant que le sommet du chapeau atteignait Valencia en Espagne.

C'est un empire horizontal, successeur de l'empire vertical des Almoravides du XI^{ème} siècle, qui avec Youssef ben Tachfine s'étendait sud nord du Sénégal à l'Ebre, Saragosse comprise et à l'ouest jusqu'à l'Algérie actuelle. Le Maghreb ne s'est donc unifié que sous les Almohades, jusqu'à Tunis, Kairouan et Tripoli.

Lorsqu'après la défaite de las Navas de Tolosa, en 1212, qui sonne le glas de la présence Almohade en Espagne, et l'émancipation de l'Ifriqiya, la Tunisie actuelle, en 1212, l'empire Almohade s'achève en 1269, c'est la fin pour huit siècles de de l'unité politique du Maghreb, Si l'on excepte le demi-siècle de protectorats et la tentative d'une Union du Maghreb Arabe en 1989 qui peine à exister, même si le roi Mohammed VI, à l'occasion du [43^{ème} anniversaire de La Marche Verte](#), appelait l'Algérie à "concrétiser l'idéal unitaire maghrébin".

Almoravides : La dynastie impériale féministe...

Le temple d'Angkor ne se construira au Cambodge que quelques décennies plus tard. Le Sultan Saladin, à l'empire d'Egypte et de Syrie réunis, ne reprendra Jérusalem lui aussi qu'au siècle suivant, où le jeune roi capétien Philippe Auguste commencera à inventer la France. Mais entre Sénégal et Mauritanie, dans une tribu amazighe, les Sanhâja, partie d'une île, dont on ne sait trop si elle était en Mauritanie actuelle ou sur le fleuve Sénégal, un chef religieux et militaire, Allah bin Yasin, entame en 1040 une marche tout droit vers le nord. Confédérant des tribus, éliminant les pouvoirs locaux et annexant des territoires,

cette chevauchée va l'amener à bâtir le 1er empire marocain étendu rien moins qu'entre deux fleuves, le Sénégal et l'Ebre, aux portes du comté de Barcelone, pour englober la Mauritanie, l'Algérie, Alger comprise, Tunis, Kairouan, ne s'arrêtant à l'est qu'aux frontières du califat fatimide, et au nord à la moitié sud du Portugal et de l'Espagne jusqu'à Saragosse.

Dans la méditerranée du XIIème siècle, retrouvant sa vocation de carrefour qu'elle avait dans l'Antiquité, avec les échanges commerciaux, l'essor des villes, l'activité économique, les idées échangées et les cultures confrontées, l'empire almoravides, encore plus au sud que Tombouctou et Gao sur la grande boucle du Niger, et plus au nord que le Guadalquivir, se partage la Méditerranée avec califat chiite d'Egypte, l'empire millénaire byzantin immobile, à la capitale Constantinople deuxième métropole du monde derrière Bagdad et celui des turcs Seldjoukides, étendu de Damas à la Mecque, de la Mer rouge au Golfe persique et de Bagdad à Samarkand.

C'est la dynastie Almoravides et son empire sur deux continents et le Maroc sur deux rives. Qu'elle ait fondé ou non l'Etat marocain, plutôt que la dynastie antérieure des Idrissides au IXème siècle, elle lui a donné en tout cas son code génétique : la marche et la conquête.

De Youssef Ibn Tachfin, premier sultan almoravides, parti de Marrakech sa capitale, pour conquérir l'Espagne en 1086 avec 24000 hommes, au Roi Hassan II, dixième souverain Alaouite, menant neuf cent ans plus tard l'épopée de la Marche verte pour retrouver les territoires sahariens ancestraux, le Maroc en effet est un peuple de marcheurs et de conquérants.

Pour Ahmad Al-Mansur en revanche, le plus important sultan de la dynastie des Saadiens, au XVIème siècle, la marche sera Nord Sud. Entre 1590 et 1591 il part de Marrakech, avec 6000 hommes, en une invraisemblable marche à travers le désert, vers les mines de sel et d'or de l'empire africain Songhay qui s'étend sur le Mali, le Niger et le Nigéria actuels.

Par Tindouf, montrant au passage une marocanité de cinq siècles, l'expédition rejoint en 40 jours de désert le fleuve Niger. 4000 hommes de cette grande armée sont morts dans les sables, mais les 2000 restants, puissamment armés d'arquebuses, battent, le 13 mars 1591, l'armée Songhay en infériorité technique avec ses lances et de flèches. L'empire Songhay se dissout et arrive à Marrakech les caravanes d'or, provenant non des mines rêvées, mais des tributs versés par les notables de Tombouctou.

La Marche de conquête c'est le marqueur historique, le sceau originel marocain. On l'a vu encore en 1975, lorsque sa Majesté Hassan II fera la grande marche verte au sud, pour récupérer le Sahara berceau du pays et de ses dynasties.

Voir : Marche verte

Amazigh : fragments d'une langue amoureuse... en trois dynasties, deux empires, une culture et une éternité

Des peintures rupestres à la constitution de 2011, avec les noms des ministères inscrits en lettres géométriques de l'alphabet tifinagh aux frontons des bâtiments officiels ou sur les

panneaux bleus des routes, en un visuel saisissant de symboles mathématiques ou de lettres grecques, ce sont des millénaires et des millénaires d'un morceau de l'humanité qui sont là, entre les montagnes du Rif ou de l'Atlas et les sables du désert Touareg où parlent les hommes amazighs.

Ces hommes libres ont vu passer, depuis Rome et Carthage tous les chevaux des conquérants, auxquels ils ont donné d'ailleurs leur petite boule explosive de muscles et de nerf de leur cheval barbe, et eux-mêmes ont conquis, en deux dynasties, sans parler de celle des Mérinides et des fugaces Wattassides, un empire des deux fleuves, de l'Ebre espagnol au Niger de Tombouctou ou au Sénégal africain.

Depuis toujours, ils parlent leur langue, non comme un hébreu exhumé ou un occitan marginalisé par les élites du sud de la France, qui méprisent leur langue pourtant à la douceur poétique à nulle autre pareille, mais comme une vraie langue dans la vraie vie. Ainsi dans les écoles du Rif, les petits écoliers parlent à chaque instant leur rifain, même si la maîtresse arrivée de Fès ne les comprend pas toujours, pas plus qu'au début ils ne la comprennent eux-mêmes. En toutes les variantes de l'amazigh, comme on disait en d'autres temps [tamazight](#) ou rifain, toutes les mamans du Souss, du nord du Sahara, des douars de l'Atlas, de Chefchaouen ou de Jerada et qui sait en Israël chez 2000 migrants « judéos berbères », murmurent toujours à leur bébé leurs chansons douces et disent à leurs enfants les devinettes et les contes magiques, où des bâtons font voler, des chéchias rendent invisibles, des pipes produisent de l'or, pendant que des babouches enlèvent la fatigue et des anneaux commandent aux djinns. Tous ces récits et ces contes, du hérisson, du lion ou du chacal, dans ces langues que parlaient déjà les almoravides et les almohades et bien au-delà jusqu'à la nuit des temps de Babel. Parce que le peuplement amazigh est déjà là au néolithique, génétiquement apparenté aux ibères, fabriquant des outils de bronze et introduisant au Sahara le char tiré par le cheval.

Sa langue l'amazigh, sous réserve de son émiettement risqué, figurait déjà en inscriptions d'alphabet, dit savamment *libyco-punique*, sous les rois Jugurtha, Juba I, Juba II, décrit par Ibn Khaldoun dans l'histoire qu'il leur consacre en 1378, même si les conquérants finissent par imposer leur langue. Ainsi Apulée, à qui l'on doit le premier roman de la littérature universelle *l'âne d'or*, est un Amazigh latinisé.

C'est au moins la supériorité identitaire de Ibn Toumert, l'inspirateur rigoriste des Almohades, qui a laissé des vestiges d'écrits en amazigh. Sinon la langue n'a perduré durant tous ces siècles que par son oralité, en transmission au foyer par les femmes passeur de culture ; son étendue spatiale sur cinq millions de km², du Maroc ou de l'oasis de Siwa en Egypte, au Burkina Fasso pour le sud et la Hollande la Belgique ou la France, vit la diaspora amazighophone. Soit 30 millions de locuteurs à la maison, avec le Zénète du Rif, le tamazigh de l'Atlas, le tachelhit du sud-ouest marocain et d'autres dialectes dans un Maroc où sur les 35 millions d'habitants de 2014 la population qui parle tous les jours amazigh à la table de la famille est de 28%.

Soit près de 10 millions de jeunes et moins jeunes que le travail savant de l'Institut Royal de la Culture Amazigh, (IRCAM), avec sa direction de linguistes, dont le président Ahmed Boukous et l'ancien étudiant de Roland Barthes et André Martinet, *El Houssain El Moujahid*, va leur ouvrir les portes d'un théâtre et d'une littérature qui va s'écrire dans leur langue. Lui permettant ainsi, par sa normalisation, son codage en graphie standard,

son jeu de polices pour la saisie sur ordinateur et la mise en œuvre d'un clavier tufinaghe, de vivre toujours au troisième millénaire. Bien que son défenseur éclairé, Ahmed Boukous, dit son inquiétude de la voir candidate au sort des nombreuses langues qu'un changement d'environnement a fait disparaître.

En homme de la méditerranée, j'aime spontanément son tracé magique, où il y a comme des signes ésotériques pythagoriciens dans bien des 33 lettres de l'alphabet tiffinagh, cette langue amazighe, qui me parlent comme un écho du monde de l'Attique et de Byblos, la Phénicie où pour nous tout a commencé.

Comme l'*ayanim*, la double flute au son nasillard de la tribu des Ayt Buguemmaz ou la *zzamar*, double flûte à 12 trous terminée par deux cornes eu guise de pavillon sonore, de la région du Rif, rappelle l'*aulos* grec, dès la première lettre en petit rond du *tiffinagh*, je vois l'*omicron* grec, le D en « V » renversé c'est mon *lamda* grec, le *sigma* qui dit une somme en mathématique, dit le I en tiffinagh, pendant que je retrouve le *Iota* et même le *Zéta* des mathématiques, en forme d'éclair ou de Zorro, jusqu'au magnifique Z fait de deux « psi » grecs superposés qui dessinent l'homme debout du drapeau des amazighs.

Domage que Rimbaud n'ait pas choisi le Rif plutôt que la mer Rouge, pour aller vendre ses armes au sultan... Il aurait écrit sur les consonnes sinon les voyelles tiffinagh, où le grec, le phénicien et Pythagore se répondent. Mais avec l'immense travail savant de l'IRCAM, dont l'entrée enfin en vigueur du Conseil national des langues et de la culture marocaine va permettre la diffusion dans l'enseignement scolaire, on va voir arriver les vocations au roman, au théâtre et à une littérature écrite. On va quitter ainsi l'utilisation limitée sur un langage des tapis, des parois de grottes ou même aujourd'hui sur les boîtes des hôtels, où le « *bonnet douche* », le « *shower-douche*, le « *gorro de duch* », s'écrit aussi déjà en amazigh à égalité avec le chinois ou le « *duschhaube* » allemand, pour une langue qui va faire émerger une littérature.

Amir Al Mouminine : Au cœur du grand secret de 1300 ans

Voir : Commandeur des croyants ...et de la croyance

Ane d'or (L') : 962 000 « 4x4 » bios au bilan carbone parfait,

Il y a le petit âne malin du Poitou, dont l'âne marocain est d'ailleurs le descendant croisé de catalan, celui des meuniers de Provence au milieu des moutons dans le Sud de la France et « *Platero* » le petit âne du poète espagnol prix Nobel si tendre que l'on dirait qu'il est tout en coton. Mais j'aime aussi le petit âne trotinant dans la fraîcheur d'une fin de journée à l'horizon d'un petit marabout blanc, petit âne encore attelé tirant plus de dix fois son poids, portant, supportant, tournant, faisant tous les travaux et de tous les transports écolos, puisqu'il est une perfection énergétique, au bilan carbone parfait pour la durabilité du modèle agricole que depuis des millénaires il permet.

Rien que pour cela, très supérieur à la vache aux méthanes à effet de serre, dont pourtant l'Inde en a fait l'animal sacré, il mériterait au Maroc une considération aussi élevée. Parce que des norias des oasis aux places des marchés, il est, compagnon bio des fellahs et des livreurs des médinas, l'âne de toutes les adaptations à toutes les métamorphoses de son maître.

C'est d'ailleurs probablement pour cela que le premier roman de la littérature universelle, dans le Maroc romain des imazighen, signé du berbère Apulée, se nomme l'*Ane d'or*, en titre original « *Onze livres de métamorphoses* » ou plus brièvement « *Métamorphoses* ». Dans ce livre de bientôt 2000 ans, de « l'écrivain amazigh, comme l'appelle Hassan Banhakeia, de l'université d'Oujda, le héros *Lucius*, est un aristocrate, transformé par une erreur d'onguent de sa maîtresse magicienne *Phobis* en âne. Tout en conservant son cerveau d'homme. Et c'est là sa tragédie bien pire que celle de Prométhée.

Mais trotinant sur les chemins du pays des marabouts, on ne peut pas parler de cet l'âne si doux, qui aimerait les mandarines de Berkane, le raisin muscat aux grains d'ambre de Meknès ou les figues violettes aux fines gouttes cristallines de miel, sans parler du fils morganatique qu'il a eu avec une brahmane de la haute caste chevaline. C'est le mulet aux guerres héroïques, bardés de décorations gagnées au front des Apennin italiens, lorsqu'en mai 1944, tirés par les tabors de goumiers marocains, il ouvrait la route de Rome au travers des mines, des barbelés et des blockhaus qui verrouillaient le Monte Cassino, tenu par les guerriers d'un feldmarschall allemand.

Irremplaçables dans les Abruzzes et toutes les guerres de montagnes, les mulets aux pieds fermes, que les italiens avaient surnommés la « *Royal Brel Force* », brêle signifiant mule en arabe, ont une proprioception d'exception à faire rêver tous les guides premiers de cordée et tous les kinés dans les rééducations des vertigineux, qui révèle une sérénité, une prudence et une sagesse qu'aucun cheval n'est capable d'atteindre.

Mais c'est ainsi. Le cheval est admiré, le mulet décrié et l'âne raillé. Tout simplement parce que le premier a été conquis et obéi, alors que les deux autres réfléchissent d'abord et exécutent après, s'ils ont vérifié que l'ordre est fondé. L'âne en effet ne fait pas un pas qui ne soit pesé mieux que d'aucuns pèsent les mots.

On comprend pourquoi l'âne est la monture des sages soufis et le compagnon de tant de prophètes qui le préfèrent au cheval bête de luxe. Quand le sultan almohade Abd al Mumin envoie à deux saints soufis de Cordoue et de Badis des chevaux et une escorte pour les recevoir au Palais, ils préfèrent se présenter à la cour sur leurs baudets.

Curieusement, en dépit de ce statut social très minoré des ânes, un des leurs a failli entrer dans l'histoire politique du pays, en contribuant à un coup d'Etat. C'était au tout début du XXème siècle, sous le règne du jeune et fantasque sultan Moulay Abdelaziz. Un lettré, imposteur, faussaire, orateur et prestidigitateur de génie, ancien secrétaire à la Cour, se faisant passer pour le frère aîné du souverain, parcourait et soulevait tout le Maroc oriental et rifain en pré-révolte d'ailleurs déjà contre les réformes fiscales, administratives, monétaires ou touchant au statut d'immunité des sanctuaires religieux.

Il voyageait de tribu en tribu sur une ânesse, ce qui lui donna le surnom de Bou Hmara, littéralement « le père de l'ânesse ». La modestie de cette monture se révéla capitale. Pour les religieux et il faut bien le dire une majorité de naïfs, cette ânesse sanctifiait l'action du Bou Hmara et bâtissait son prestige. Il infligea même une défaite à l'armée du sultan le 22 décembre 1902 et se trouva à deux doigts du pouvoir... avec son âne, avant d'être arrêté en 1908, livré aux lions dans leur cage, qui n'en voulurent pas, et fusillé.

Il est vrai qu'à titre personnel, l'ânesse n'y était pour rien et qu'elle participait bien malgré

à elle à un moment de l'histoire qui dépassait sa modestie ou sa sagesse génétique.

Voilà pourquoi j'aime tellement le petit âne humble au long pelage gris, accroché, tout en acier et en argent de lune, aux pavés des ruelles escarpées de la Médina de Fès, grim pant surchargé de sa tonne de baluchon ou, patient, résigné, attendant immobile douze heures durant sur les marchés, aux coins de rues de Nador, que son maître ait fini de vendre sa cargaison de melons, d'oignons, de pomme de terre, amoncelés sur la charrette, dont on n'a pas pensé à le désatteler.

Il porte sur son dos une vraie partie de l'économie du pays, pas seulement agricole d'ailleurs, et avec les services marchands qu'il rend, le PIB lui doit beaucoup aussi. Le metteur en scène de Djamel Debbouze, alias l'architecte *Numérobis* dans *Mission Cléopâtre*, ne s'y est pas trompé. Lorsque celui-ci doit construire en trois mois un Palais dans le désert, c'est transporté grâce à son âne « *Cannabis* » qu'il trouvera les aides nécessaires.

Même le groupe légendaire Nass El Ghiwane, de la soul protestataire marocaine, surnommé pour ses chansons rebelles « les Rolling Stones de l'Afrique », utilisait sur ses affiches rouges un âne noir à l'œil malin pour annoncer ses concerts.

Alors, même si jamais évidemment une CGT, une UMT ou un syndicat, ne défendra les ânes travailleurs, pas plus qu'il n'y aura une ligne dans les tableaux macroéconomiques de la comptabilité nationale, consacrée à l'âne acteur économique multifonctionnel, peut être faudrait penser à ajouter, à Beni Ammar, petit village dans la vallée de Zerhoun, région de Meknès, lors de son festival annuel en hommage aux ânes, avec déjà douze éditions, sous le nom de « *FestiBAZ* », pour Beni Ammar Zerhoun », et récompensé à Genève, en 2014, *du Horses of the World Special Award*, deux importants attraits qui en boosterait la renommée et l'économie touristique.

D'abord une semaine internationale de la littérature et de la culture sur l'âne. On y retrouverait toutes les disciplines de l'esprit. Avec le conte, la fable, le roman, l'histoire peut être aussi, on l'a vu avec l'Oujdi putschiste Bou Hmara et la poésie bien sûr, plus une ethnologie des croyances qui contiennent beaucoup de jolis rêves. Par exemple dans le Mellah de Rabat-Salé on racontait qu'un fémur d'âne placé dans un lit à côté d'un mari endormi, permet à la femme de s'évader de chez elle et de faire toutes les fredaines désirées. Également lorsqu'un mari mange une langue d'âne, il ne peut plus fermer la bouche. Sa femme peut alors s'en donner à cœur joie, elle est assurée de ne pas l'entendre crier.

Mais l'âne permettrait aussi de passionnants débats théologiques. Non seulement en effet les animaux sont cités plusieurs fois dans le Coran, qui plus est comme des êtres conscients qui adressent une louange à Dieu, dont ils auraient, si l'on en croit le grand mystique de Murcie du XIII^{ème} siècle *Ibn Arabi*, une connaissance innée en tant que leur créateur, mais c'est l'âne lui-même qui est plusieurs fois mentionné, comme l'abeille, la huppe ou le cheval.

Par exemple à la Sourate 2, Al Baqarah (La vache), verset 259, après avoir ressuscité au bout d'un siècle un homme qui passait par une ville en ruine, pour lui montrer comment il ramène à la vie son âne mort devenu ossements, Allah envoya un vent qui rassembla et

reconstitua le squelette complet jusqu'à le mettre debout sur ses quatre pattes. Ce squelette revêtu de chair, de nerfs et de peau, Dieu enfin envoya un ange qui lui insuffla l'âme par ses narines.

Comme les hommes, les animaux et les ânes aussi, Allah peut donc les faire revivre après leur mort. D'autant que l'âne voit ce que nous ne voyons pas. Ainsi un hadith rapporte que le Prophète a dit « *lorsqu'un âne brait, réfugiez-vous auprès d'Allah contre Satan car le braiment de l'âne annonce qu'il a vu un diable* ».

Ce qui monte bien qu'il peut y avoir grand débat, même métaphysique, à partir du simple point de départ prétexte de l'âne. S'il a ressuscité en effet, on comprend que pour des raisons liées à l'exégèse, les théologiens sunnites peuvent considérer généralement que tous les animaux vont ressusciter à la fin des temps.

Comme on voit dès lors qu'il y a bien question, d'un point de vue strictement théologique, sur le point de savoir si les animaux et donc l'âne jouiront d'une vie dans l'au-delà, se trouve confirmé qu'il y aurait matière inattendue à des rencontres pluridisciplinaires savantes sur « la culture et l'âne », au village de Beni Ammar, en complément puissant de son intelligent concours de beauté.

On pourrait même penser à y décerner un Prix international culturel Juan Ramón Jiménez, père Nobel de l'âne Platero ou Francis Jammes, le poète qui a tellement aimé les ânes chassant de leurs oreilles « les mouches plates, les coups ou les abeilles », qu'il leur a consacré un poème où ils arrivent au paradis sur leurs petits sabots de leurs petits pas cassés.

Quand on sait que le village espagnol de Villanueva de la Vera, en Extrémadure, s'est fait pour spécialité une fête , où, monté par le villageois le plus lourd, un âne traverse la ville en titubant sous les coups assésés par la foule hystérique, jusqu'à ce qu'il tombe, en lui allumant alors des pétard dans les oreilles et le lapidant à mort, faire en contraste de Beni Ammar un audacieux symposium culturel, philosophique et théosophique, sur l'âne, comme un surprenant rendez-vous de l'intelligence, ferait naître une étincelle qui ne rajouterait pas peu au rayonnement international du pays.

Surtout à y être, comme la Fondation Aïcha organise déjà, depuis dix-sept ans, à Meknès, donc juste à côté du village de l'âne, le Festival International de Cinéma d'animation, d'un coup de sabot il y aurait là deux coups à jouer, en rajoutant à cette manifestation une séquence hommage sur l'âne dans les films. Et il n'en manque pas. C'est bien sûr [L'âne](#) dans [Shrek](#), [Cannabis](#) de Djamel Debbouze déjà mentionné, « *l'âne de Magdana* » du cinéma Géorgien, « *Peau d'âne* » évidemment, l'âne que l'instituteur Roberto du film *Chiedo asilo* de Marco Ferreri amène dans sa classe maternelle, « *Bim le petit âne* », Balthazar surtout, dans « [Au hasard Balthazar](#) » de [Robert Bresson](#) et même l'âne du « *Guépard* » de Visconti qui tire les charrettes chargées de montagnes d'immondices, quatre fois plus hautes que lui.

Un concours de beauté, un sommet intellectuel étonnant et une rencontre cinématographique au thème inattendu, si on doit faire cela, il faudrait le faire vite.

D'abord parce que le troupeau des ânes marocains est sur une mauvaise pente. De plus d'un million quand le siècle a commencé, ils ne sont plus déjà que 962000. C'est un

signal. L'âne est une sentinelle. Après lui, un jour le fellah peut suivre. C'est déjà fait en France, où durant trois décennies, chaque 15 minutes une ferme agricole a disparu, soit quatre par heures, plus de 90 par jour et en final il ne reste plus que 400000 paysans français. Bien sûr, on n'en est pas là dans les plaines du Gharb ou du Saïss, avec une population active faite à 40 % de paysans, 300000 emplois créés en dix ans, un PIB agricole de 12 milliards d'euros et des exportations agroalimentaire de 3,4 milliards d'euros en 2018. Mais la France, l'Italie, l'Espagne et même les Etats Unis, ont eu aussi en partie ces chiffres. Ils ont masqué pourtant un bouleversement social total : le passage d'une civilisation de la faucille à celle du Mc-Do.

C'est bien ce que les petits ânes marocains disent. Comme dans la Hadith du Prophète, ils braient pour alerter qu'ils voient le diable de la mondialisation... et accessoirement les chinois aussi.

Parce que les Chinois on ne le sait pas, ne sont pas seulement en Afrique pour le cuivre de RDC, le pétrole d'Algérie ou les terres agraires d'Egypte et d'Éthiopie, ils veulent la peau des ânes pour leur médecine, in et les exterminent, comme ils le font pour les rhinocéros aux cornes découpées à la tronçonneuse, histoire d'en faire leur poudre de... perlimpinpin aphrodisiaque.

Ils se servent de la peau des ânes pour produire, avec la gélatine qui s'y trouve, un sirop appelé *ejiao*, tonic sanguin sensé soigner tout, de l'anémie à la toux, aux conséquences de la ménopause, plus l'insomnie et la fatigue chronique. En 2020 on n'avait pas rajouté aussi, heureusement, contre le coronavirus...

Cette pharmacopée, ayant conduit à diviser par deux la population de ses propres ânes, c'est vers l'Afrique que la Chine se tourne. Sur les plaines du continent, des gangs déciment des troupeaux entiers et volent les animaux aux fermiers pour les abattre à coups de marteau ou les écorcher vifs.

Comme Le pays produit 5 000 tonnes d'*ejiao* chaque année, nécessitant environ 4 millions de peaux, à ce rythme on voit la disparition arriver vite. Déjà le Botswana, la Namibie et le Kenya ont accepté le commerce à 150 euros la peau. Le Burkina Faso, le Mali, le Sénégal et le Niger résistent encore. Mais dans cet environnement, un Maroc au territoire des ânes sanctuarisé, serait aussi fort en renommée chez les ONG que les droits de l'homme. Et au moins OXFAM, là, ne pourra pas reprocher au Maroc d'être un paradis... pour les petits ânes menacés. Surtout les magnifiques ânes au pelage noir brillant, éclatant de santé, revenus à l'état sauvage et vivant en troupeaux au sud du pays, dans la liberté.

Voilà pourquoi j'aime et je veux sauver ces petits ânes marocains, dont les yeux semblent toujours mouillés, parce qu'il met de la discrétion... même pour pleurer.

Andalousie (I') : La deuxième rive...

L'Egypte est un don du Nil et le Maroc un don de l'Andalousie, à moins que ce ne soit l'inverse ou plus probablement les deux à la fois. Il lui doit sa musique traditionnelle, son architecture, ses atmosphères, et jusqu'à ses rêves d'un romantique âge d'or « Al-Andalus ». Sans oublier la spiritualité soufie, tellement structurante du Maroc profond avec ses 900 ans de cultes populaires des saints et son organisation en puissantes

confréries ou zaouias qui sont d'invisibles et efficaces contrepouvoirs. Si en effet les formules doctrinales du soufisme orthodoxe vinrent d'orient, les progrès du mouvement soufi au Maroc tient en partie par les influences du soufisme andalou au prodigieux développement durant les XIème et XIIème siècles. Il avait dépassé le cercle des lettrés et des gens de pouvoir pour devenir la forme populaire, concrète et vécu de l'Islam profond. On trouve ainsi, parmi les soufis andalous du XIIème siècle un grand nombre de gens du peuple et de femmes.

Avant même les Almohades, c'est l'apport majeur des Almoravides et de leur deuxième sultan Ali Ben Youssef aux 37 ans de règne. En ayant occupé l'essentiel de l'Espagne, Valencia du Cid Campe Ador aussi et même jusqu'aux portes de Saragosse l'Aragonèse et de la Catalogne, il a ouvert ainsi, dans la première décennie du XII siècle, les chemins d'influence, sans même le vouloir d'ailleurs. Parce qu'en dépit de son rigorisme qui l'amène à brûler les livres du théologien Al-Ghazâlî, sa conquête de l'Espagne établit mécaniquement un contact intime et surtout permanent entre les deux rives du détroit réunies dans un même empire.

Les Almoravides se mettent à l'école de l'Andalousie et les andalous au service des almoravides dont ils vont peupler le Makhzen et les grandes villes. La symbiose Maroc-Andalousie date de là et le rêve que poursuit le conseiller André Azoulay, avec son dialogue des trois cultures, dans un festival d'Essaouira, érigée en nouvelle Cordoue ou Séville, c'est l'invitation à retrouver cette ère de coexistence médiévale, la « *convivencia* » Judéo-chrétienne –musulmane.

Les festivals des musiques sacrées à Fès et dans les villes de l'Atlantique, retrouvent cette mémoire, comme Rabat et Salé peuvent avoir au soleil des blancheurs de cités sœurs d'Andalousie

Plus nettement encore, les éléments de l'architecture religieuse marocaine prennent leur source en Andalousie, d'où les sultans almohades, Youssef et Yacoub A Mansour, firent venir les architectes pour toutes les constructions qu'ils élevèrent. Parce que dès le VIIIème siècle Abd er Rhaman avait fait bâtir la grande mosquée de Cordoue. L'Andalousie avait donc la maîtrise architecturale, aujourd'hui on dirait « l'ingénierie » La tradition, sinon la légende, attribue ainsi à un même architecte de Grenade, un certain Djeber, voire Gueber ou qui sait Weber, les trois minarets élevés par ordre de Yacoub Al Mansour à Rabat, Marrakech et à Séville pour éterniser le souvenir de ses conquêtes. De fait les trois édifices présentent des analogies saisissantes qui signent précisément un style andalou remontant jusqu'à la splendeur des omeyyades de Cordoue. On le voit encore dans le vieux pont romain de cette ville précisément. Franchissant, le Guadalquivir, il est flanqué à son extrémité de la porte Calahorra. Elle est dans le style des murailles de Rabat parce qu'elle est édifiée au XIIème siècle des Almohades avec une architecture qui va de là jusqu'à Tombouctou.

C'est d'ailleurs révélateur de la puissance de rayonnement de l'Andalousie. Lorsque Abd al- Moumen, le sultan almohade disciple de Ibn Toumert le rigoriste des montagnes, accède au pouvoir, contempteur de l'art et du raffinement de tout, il y a comme du Taliban dans l'air. C'est si vrai que lorsque ce Zénète, flambeau des Almohades, s'empara de Fès, les habitants de la ville, sachant que Tlemcen avait déjà été rasée, craignirent que le mihrab de la Qaraouiyn, où le subtil décor de l'Andalousie s'étalait dans toute sa richesse,

n'excitât l'indignation du Calife héritier du rigorisme du Toumert de l'Atlas. Par précaution les Fassis recouvrirent de papier les sculptures polychromes qui l'ornaient en masquant le tout d'un badigeon de chaux. L'Almohade et ses cavaliers, à leur arrivée dans la ville, purent diriger leur prière vers un mihrab blanc et nu.

Pour échapper aux pics et aux feux purificateurs, neuf siècles avant Bâmiyan, le décor hispano –mauresque dû s'épurer dans la sobriété classique, obligeant les maîtres andalous à aller vers toujours plus de composition simplifiée et de pureté de la ligne.

Sans l'avoir voulu les Almohades accentuèrent le dépouillement de l'art andalou-mauresque, en lui enlevant l'abondance décorative. Un peu comme s'ils lui avaient enlevé du « gothique flamboyant » pour du roman dans la simplicité.

La grandeur et la volonté de puissance des premiers sultans Almohades ont offert à l'art Andalous la possibilité de monuments immenses à Marrakech, Séville ou Rabat. Jamais plus, les artistes andalous n'auront à concevoir et à réaliser des œuvres d'une grandeur aussi classique.

L'Andalousie est au fond au Maroc ce que le « Fado » est au Portugal : une nostalgie. Il suffit d'écouter les paroles des qasidas ou chansons populaires et surtout des longs poèmes accompagnés de la musique âla, pour entendre ce lamento. Par exemple un des poèmes recueillis et conservés par le musicien Haïq, après l'exode d'Andalousie s'intitule tout simplement « *Ya asafi* », c'est à dire regrets, avec comme un refrain de pieds noirs qui se lamenteraient, à une fête de Santa Cruz, de son Algérie perdue :

« Ô demeures de l'Andalousie que nous avons quittées, combien cela est pénible ! Je ne vous oublierai jamais.

Nous n'avons plus les belles nuits de Grenade, ville de délices. Ô mon Dieu, c'est là que j'ai connu les femmes qui m'ont appris l'amour.

Ô demeures de l'Andalousie que nous avons quittée, je ne vous oublierai jamais.

Ô mon Dieu ! Je désire que par ta bonté, tu me permettes de revoir cet heureux séjour.

« Ô demeures de l'Andalousie que nous avons quittées, je ne vous oublierai jamais.

Voir : Azoulay André ; Musique arabo-andalouse ; Le Vivre ensemble : la « convivencia »

Années (les) de mise d'aplomb, pas de plomb : un cliché revisité ...

Chaque décennie a ses thèmes, ses récits, et parfois ses obsessions. Ainsi les décennies de notre XXIème commençant sont celles que le sociologue allemand Ulrich Beck a appelé, dans son livre à succès mondial, les années des peurs, climatiques, terroristes ou islamistes, pour nos sociétés tétanisées sur le risque. A l'inverse, les célèbres sixties ont été celles d'un printemps de créations, d'audaces, d'innovations dont Woodstock reste dans la musique le symbole et Neil Armstrong sur la lune l'illustration.

Entre ces deux extrêmes, les années 70-80, du XXème siècle finissant, ce sont spécialisées elles en un cliché médiatique planétaire : les années de plomb. Partout il n'est question

que de plomb comme si une épidémie de saturnisme aigüe, inconnue depuis les vapeurs des fonderies Rome, avait recouvert notamment bien des populations de l'Europe de l'ouest de l'Allemagne à la Grèce. Etant entendu que l'on a regroupé sous cette expression l'activisme politique violent, pratiquant souvent la [lutte armée](#), les attentats, les enlèvements, voire les assassinats, avec pour base idéologique un mix de marxisme, léninisme, maoïsme ou anarchisme, et pour base sociale, analysée par l'ancien président français Georges Pompidou, dans son livre « *le nœud gordien* », des fils et des filles privilégiés des bourgeoisies avantagées.

Ainsi en Italie, ce sont les *Brigade rosse*, organisation de guérilla, *Prima Linea* et plus de 600 attentats, rouges ou noirs, commis entre 1969 et 1989, avec 362 morts dont l'assassinat de l'ancien président du conseil Aldo Moro par les Brigades rouges, pour empêcher que dans un compromis historique le PCI, dirigée par Enrico Berlinguer, ne réoriente son appareil clandestin de lutte et son soviet des magistrats vers l'aide à la liquidation des groupes armés agissant sur son extrême gauche.

En Allemagne, c'est *La Fraction Armée rouge*, surnommée la bande à Baader ou groupe Baader-Ulrike Meinhof, pendant qu'en France *Action directe* fait aussi dans l'attentat et l'assassinat. Même la Belgique de Tintin s'y met aussi, avec ses [Cellules Communistes Combattantes](#) et ses bombes. Sans oublier bien sûr l'Espagne qui ne pouvait pas ne pas renouer avec ses traditions des années 30 en réexhumant un folklore sanglant de GRAPO et GARI, [Groupes de résistance antifasciste du premier octobre](#) et [Groupes d'action révolutionnaire internationalistes](#).

Autrement dit quand on rajoute la Grèce, voire les Etats Unis et le jeune homme bourgeois argentin Che Guevara qui joue au maquis jusqu'au Congo, plus un grand bourgeois parisien et normalien passé de la lecture d'Althusser à la randonnée révolutionnaire en Bolivie, on voit bien que durant les deux décennies 70-80, par mimétisme, un mouvement de jeunes privilégiés s'est mis au jeu planétaire violent de la révolution. Avec, lorsque la Bande à Baader va s'entraîner dans des camps en Jordanie, pendant que d'autres s'entraînent au Liban, une contagion qui gagne le monde arabe et dont le Maroc.

Voilà alors le bain idéologique mondial qui va mouiller quelques jeunes du pays et que l'on résume, sans la mettre en perspective, dans la formule précisément des années marocaines de plomb. Si on retrouve dans ces deux décennies le schéma traditionnel, quasi comme imposé, d'un mouvement léniniste [Ila Al Amame](#), *En avant*, on est dans un pays qui à partir de 1975 va entrer dans une guerre pour son Alsace Lorraine saharienne. Il ne s'agit donc pas seulement comme en Europe de l'ouest de luttes politiques, sociales et idéologiques, mais de la guerre en vrai, avec de vrais combattants, une ligne de front et donc un arrière, ou si l'on ne meurt pas, pendant que devant il y a des « *chouadas* » », morts pour la patrie, on ne peut se désolidariser et être pour l'adversaire. Même au nom d'un internationalisme marxiste prolétarien. La démocratie française de la IIIème République a connu moins que cela, de 1914 à 1915, et il y a eu 918 fusillés, sans expression « années de plomb ».

Dans la même période, comme le chef d'Etat français des années 60, le chef d'Etat marocain est la cible de plusieurs attentats. En France cela a rempli des prisons, à Tulle par exemple et fait exécuter de brillants officiers. On n'a pas parlé à ce propos-là d'années de plomb. Imagine-t-on ce qui serait arrivé aux USA si le Air Force One du Président

avait été mitraillé ? On a une idée de réponse avec la suite du 11 septembre aux Twin Towers : Le *Patriot* act et Guantanamo.

Qu'est-ce à dire ? Que les années marocaines dites de plomb, par automatisme d'écriture, ont plus été en réalité des années pour que le pays garde l'aplomb face aux vents planétaires qui soufflaient en une période, où on l'oublie, le mur de Berlin n'était pas tombé, la guerre froide était toujours là, avec ses deux camps qui se partageaient le monde. Le Roi du Maroc avait fait pour son pays le choix de l'Ouest et les deux autres choix stratégiques majeurs de l'économie de marché et du multipartisme.

Ceux-ci expliquent en partie la prise à parti et le parti pris dans les écrits. Quand même en effet chez Hachette « Le routard », consacré en 2019 au Maroc, pour normalement donner les hôtels, les campings, les restaurants, leurs prix et les lieux à voir, consacre une page 638 à « 46 000 prisonniers pour la plupart politiques » libérés après le 24 juillet 1999, avec « le ministre de l'intérieur âme damnée... pendant plus de 20 ans , haï du peuple », et limogé, sans parler de la stupéfiante formule du Roi « terré dans son palais », alors que le 14 juillet 1999 tout un chacun pouvait encore le voir Place de la Concorde aux côtés du Président Chirac, c'est un raccourci qui passe sur de l'essentiel . Le ministre en question en effet est celui qui en 1976 crée la grande charte communale, inspirée de la célèbre loi française de 1884 sur les libertés communales, bâti entre autres Universités, celle de Settat , aujourd'hui aux dix masters, enseigne plusieurs soirs par mois en conférences de CES, aujourd'hui on dirait Master, à l'Université Mohammed V de Rabat et, cerise sur le gâteau universitaire, qui n'était pas de farine de plomb, veille à ce que les prisonniers politiques puissent poursuivre des études en prison et passer leurs examens au Centre pénitentiaire de Kénitra...

Je le sais par ce que je suis un de ces professeurs qui à la fin des années 70 a fait passer les oraux aux prisonniers politiques, marxistes léninistes *Ila Al Amam*, dont je ne dirais pas les noms, même si certains, les plus célèbres, ne sont plus présents, mais dont je peux dire les avoir écoutés des heures durant, sous la bienveillance discrète des gardiens, leur avoir amené et laissé les journaux, Le Monde compris , en ayant recueilli quelques menus secrets .Par exemple faire la grève de la faim, mais tenir heureusement avec moins de dangers, en demandant et obtenant du sirop sucré pour le rhume...

Des années avec « le Monde » en prison, en préparant sa licence, évidemment ce n'est pas la liberté, mais ce n'est pas vraiment le plomb des clichés.

Antilope (L') gazelle des poètes

Petite antilope aux cornes annelées, aux oreilles pointues et longues, à la queue courte et touffue, seul animal sachant pratiquer le stotting, ou saut vertical les quatre pattes en l'air, la gazelle avant d'être gravées dans les poèmes du Melhum de la poésie populaires, était déjà gravée au Néolithique sur des œufs d'autruches dont mine de rien la taille de chacun d'eux correspondant à 24 œufs de poule, offraient suffisamment de superficie pour permettre aux premiers artisans marocains, d'il y a 8000 ans, de commencer à s'exprimer.

On retrouve ces antilopes gazelles à l'Alhambra sur la somptueuse grande jarre céramique bleue de l'Alhambra nasride du XIVème siècle de Muhammad V dite « jarre aux gazelles ». Sur sa face principale, à l'épaule, à l'intérieur d'une arcature formée par la jonction de

deux palmes, deux gazelles se font face de part et d'autre d'un petit axe végétal. Chacune a une patte antérieure levée, ce qui imprime un mouvement élégant à l'ensemble du motif. Sur l'autre face, le motif d'arc formé de palmes, plus étroit, enferme des enroulements végétaux où deux autres gazelles se font face de part et d'autre de cet arc. Le traitement chromatique du décor est inversé par rapport à celui employé sur l'autre face : les gazelles ne sont plus blanches sur un fond bleu orné d'arabesques dorées mais bleues sur fond blanc.

Cette élégance, ce raffinement, inspirent les poèmes et chansons de la tradition orale et populaire marocaine. Par exemple, parmi les multiples poèmes au thème de la gazelle

*« J'aime parmi les gazelles
celle qui fuit
et dont la taille nargue le cyprès.
Sa charmante beauté
Enchante l'existence.
Les yeux de cette gazelle
Lancent des flèches
A l'amoureux épris ».*

Le poète ibn H'azm de la poésie amoureuse d'El Andalus les a aussi chantées. Mais maintenant, il faut les sauver. Parce que la gazelle, toute de grâce et de beauté, dans ses montagnes et ses dunes de sables, a tellement été chassé, même dans la déloyauté de 4x4 fonçant à ses trousses jusqu'à lui faire exploser le cœur, qu'elle disparaît.

Pour quelques *gazelles dorcas*, aux grandes oreilles de fennec, aux petites cornes et au « visage » de sublime douce beauté ou les grande *gazelles de Cuvier* des montagnes et des vallées, qui courent encore en liberté, les autres, l'*addax*, grande antilope du désert au pelage blanc et aux cornes en serpent charmé, l'*oryx algazella* dont le cuir a fait les boucliers de légende des guerriers du Moyen âge, et *dama Mhorr*, la plus grande des gazelles de la périphérie du désert, dont la dernière avait été vue en 1993 dans le lit du Draâ, ont disparu.

Les sauver, les faire revenir à la vie, c'est presque comme du Jurassic-Park ou de l'éco poésie, mais il faut le faire. Parce que c'est une grande dette du pays à l'égard de cet animal qui l'a tant symbolisé et qui mériterait tellement d'être réinscrit au patrimoine immatériel de la beauté.

Aouita-Al Boraq : Une médaille d'or olympique, un train et un TGV

Les trains font rêver. Parce que chaque pays a son train de légende. Géant comme le transsibérien, petit comme l'Inca aux somptueuses capes bleues de son personnel qui descend de Cuzco au sanctuaire longtemps inviolé du Machu Pichu des Andes, mystérieux comme une Madone des sleeping du transeuropéen de Paul Morand, chargé d'histoire comme le train de Trotski chef de l'armée rouge, train convoyant l'horreur à Auschwitz, sifflant trois fois avec Gary Cooper dans le Far West ou train jaune catalan grimant de viaducs vertigineux en crémaillères audacieuses, depuis la gare de Salvador Dali à Perpignan jusqu'aux pieds des pistes de ski de Font-Romeu.

Au Maroc, ce train de légende est celui du désert, de la ligne Oujda-Bouarfa, phare de la

région de l'Oriental, le train pour l'oasis de Figuig, la ville des minarets au milieu des palmiers dattiers, des dunes, des montagnes, des hauts plateaux, des portes du grand désert, des nomades aux tentes Khaïma tissée à base de laine de moutons et de poils de chameaux ou encore le train de nuit, du Oujda-Rabat, de 21h à 6h du matin pour 65 euros en Wagons-lits.

Mais aujourd'hui cette légende ferroviaire du temps de Lyautey et du cheval d'acier se finit. Le train marocain c'est Al Borak, le cheval ailé, le TGV de Tanger en deux heures pour Rabat.

Avant lui il y avait un rapide Rabat-Casa. On l'appelait Aouita.

Arabe aux 8000 sons et 20 millions de mots, darija, Amazigh, Hassani et les autres : des langues et des écritures

Il y a les langues et les écritures. Les premières amènent le plus souvent les secondes Mais pas toujours. C'est le cas au Maroc de l'écriture des céramiques, où le motif décoratif sur les plats « mokhfa », les poteries du quotidien, pichets, jarres à huile, bols ou encriers et bien sûr les zéliges, est une écriture qui transmet un message

S'agissant des langues, le marocain peut être bilingue, parlant la langue de tous les jours, l'arabe dialectal des terroirs, le *darija*, et bien sûr l'arabe du Coran littéraire. S'il est du sud marocain ou des provinces sahariennes, il est trilingue, puisqu'il parle en plus le *Hassaniyya*, dialecte à plus de 80 % d'arabe littéraire et 20 % d'ancien amazigh, venu des « enfants de la lune » ...

Parlé en effet par les anciennes tribus guerrières de l'ouest saharien, dont l'actuelle Mauritanie, ce dialecte Hassaniyya vient des 250000 bédouins, migrants arabes sous les Almohades, les redoutables Banu ou Béni Hilal décrits par Ibn Khaldoun, les enfants du croissant de lune dont les familles marocaines Sbihi, Gharbi, Schimi, Soufiani, Malkiou Hilali de Doukkala, seraient des descendants. Certains de cette vague migratoire venue des plateaux d'Arabie, les Banu Hassan, deviendront au XIVème les tribus de l'ouest saharien, d'où sont issus précisément les populations parlant aujourd'hui le Hassaniyya.

Dans le Rif, l'Atlas ou le Souss autour d'Agadir, on peut être trilingue aussi, en parlant l'Amazigh, jusqu'ici uniquement à la maison, mais maintenant à l'école. Et là, ce n'est pas d'aujourd'hui. Parce que gravées sur des roches au Maroc saharien, par exemple dans la région de Dakhla sur une pierre levée, existent des écritures très anciennes qui disent donc des langues. Les linguistes les appellent « écritures libyco-berbères » alphabétiques à caractères géométriques dérivés des alphabets phéniciens et puniques. Le dialecte punique nous étant connu par plusieurs milliers d'inscription dont la plupart votive.

Abandonnés avec les migrations arabes, ces caractères ont subsisté chez les Touaregs sous la forme de l'écriture tfinagh. Certains d'ailleurs voient dans ces signes géométriques de l'alphabet des créations des populations *in situ*, remontant au néolithique saharien.

En remontant au nord, le marocain « amazighophone » du Rif, de Tanger à Nador, peut-être un peu quadrilingue en rajoutant des mots d'espagnols à son darija, son arabe littéraire et son amazigh.

En tous cas, tout étudiant d'Agadir par exemple est quadrilingue sans problème, avec son amazigh familial, son darija dans la rue, son français du lycée, et bien sûr l'arabe littéraire. Sans parler d'un anglais possible

Avec l'arabe officiel, de « *Alif* », dont le son est celui du « A » anglais, mais pas celui du A français qui lui est prononcé, jusqu'à « *YA* », le Ya allemand, il y a 8000 sons. Tous sont dans la langue, exceptées les sonorités « V » et « P »

Pour un musulman, c'est évidemment la langue du sacré, puisque du livre. Pour un linguiste c'est la langue du « DAD, au D de la sonorité de « DAMART ». Parce que le D en arabe a quatre sons, c'est le D générique. Dans ces quatre variantes du D, la deuxième par exemple a le son du « th » anglais ». Une sonorité du D de douceur. Mais il y a du « da » de plus en plus profond dans la gorge

Autant dire que langue dite du paradis, par toutes ses nuances et ses degrés de sons à capter, peut laisser longtemps aux portes du ciel... Par exemple pour le son « S », il y a le « s » de substrat et celui de savoir. Pour le « T », il y a le « t » de « timide », le « t » de « table » ou le « t » en anglais de « de Through », ». Que l'on peut retenir visuellement il est vrai parce qu'il s'écrit avec 3 points en triangle isocèle, ce qui fait de lui, mnémotechniquement le « T maçonnique » ... !

La différence des sonorités est en effet visualisée par les points qui peuvent aller jusqu'à trois

Autrement dit, la langue arabe, aux 29 lettres, dont un poète a dit « qu'elle est parmi les langues, comme le printemps parmi les saisons », doit se mériter. Puisque tout un chacun n'est pas un lettré juif ou araméen qui passe aisément entre l'hébreu et l'arabe preuve d'une convivialité linguistique ou d'une symbiose linguistique comme dit le professeur Hassan Aourid. Dont l'étoile de David, que les musulmans appellent « Daoud », à 6 ou, sur le drapeau, à 5 branches, et le sceau de Salomon, « Suleyman », à 8 branches, sont les exemples emblématiques de bannières et de symboles acceptés par tous.

L'arabe et l'hébraïque appartiennent en effet au groupe araméen des alphabets qui avec le groupe phénicien, du Grec, du Latin ou du libyco berbère, se rattachent aux alphabets sémitiques du nord apparus chez les populations vivant dans le pays de Canaan entre la mer méditerranée et le Jourdain, y compris l'actuel Liban.

C'est là, au cours du deuxième millénaire, que ces langues « cananéennes » sœurs ont divergé. C'est la spécificité du pays marocain non seulement d'en additionner quelques-unes, avec leur alphabet, arabe, tifinagh, latin, mais en plus d'avoir aussi, sur la poterie, les faïences, les céramiques, voire les bijoux, une écriture supplémentaire, même si elle n'a pas d'oral. Le motif décoratif en effet, sur les céramiques, les meubles, l'architecture, est une écriture, que l'on appelle souvent « l'arabesque », qui transmet un message. Ces potiers ou céramistes, empreints d'ailleurs souvent de tradition soufi, agencent en effet le décor de leur « écriture » autour d'un centre symbole de l'unicité de Dieu et déclinent en arabesques et entrelacs qui évoquent les divers plans de l'existence terrestre.

L'arabesque, son écriture et l'univers qu'elle crée, à rayonnement infini, dit le sacré, avec, entre les motifs qui découpent l'espace, les nombreux points, souvent réalisés au doigt, avec beaucoup de précisions, pour dire les grains, les semis, la prospérité, la nourriture

terrestre en écho de la nourriture spirituelle. L'usage de ces points d'ailleurs est probablement inspiré aussi de la réforme de l'arabe au VIII^{ème} siècle lorsque les grammairiens savants, dont le perse Sibawayh, doivent standardiser l'arabe devenu langue officielle du califat, avec le calife omeyyade Abd al Malik. La cursive en usage alors ne comportait pas assez de caractères, de sorte que nombre d'entre eux figuraient deux consonnes distinctes, voire plus. On a résolu le problème en rajoutant précisément des points qui dès lors font partie intégrante de la lettre.

Arganier (L') : l'arbre sacré des âmes

Le 30 mars 2019, lors de la visite du Pape François à Rabat, pour lui rendre hommage des jeunes agriculteurs de l'association « *Marocains pluriels* », lui ont offert un arbre. Mais pas un jeune palmier, ni même un bébé cèdre des forêts de l'Atlas, non, c'est un jeune arganier qui est parti pour le Vatican... Le choix n'était pas pour qu'il résiste au voyage en raison de sa densité qui l'a fait surnommer « l'arbre de fer », mais parce que ses pouvoirs symboliques de protection de la vie, comme dernier rempart contre la désertification, en fait l'arbre sacré des populations du Sud atlantique. Un peu comme « *l'arbre des âmes* » qui relie à lui, en un mystérieux réseau, tout le peuple des « Na'vi », dans le film « Avatar ». Avec une grande différence toutefois. L'arganier n'est pas dans la constellation du centaure, comme l'arbre des âmes, sur l'exolune de Pandore, où l'humanité s'est réfugiée au XXII^{ème} siècle après l'épuisement des ressources de la terre. Il est dans une région, une seule région du monde et du Maroc, celle d'Essaouira. Depuis l'ère tertiaire. Avec 20 millions d'arbres spontanés.

Mais à cette différence près de la réalité, il est bien, comme l'arbre des « Na'vi », relié en un système de connexions, que l'on appelle précisément le « système arganeraie », avec tout le vivant végétal et animal de son environnement.

Ainsi 100 espèces végétales cohabitent avec lui et son feuillage qui alimente les troupeaux de chèvres dressées pour les saisir, non sans dégâts pour les bourgeons, permet un triptyque de production, « orge- arganier- chèvre », qui est une des premières séries de connexions du système qu'il permet. Plus la connexion avec les élevages bovins, parce que le résidu de l'extraction d'huile de sa pulpe, fait un tourteau concentré pour l'alimentation du bétail. Dans la corn belt des Etats unis, les résidus de maïs font le « corn gluten feed » arrivant, depuis la décennie 60, par millions de tonnes, sur les élevages porcins de Bretagne et du Danemark. Avec l'arganier, pas besoin d'importer les mélasses. Les bovins mangent sa pulpe.

S'ajoutent les connexions, presque en cerveau culturel, avec la vie quotidienne des populations rurales qui sont en subsistance avec lui. Parce que son bois en fait une ressource énergétique transformé en charbon de bois, et surtout l'huile extraite de ses amandes en clenche une troisième filière, alimentaire pharmacologique et cosmétique.

C'est l'argan blanc onctueux, brillant, velouté, et pour les peaux Comme un yaourt nature, un Danone dermique c'est l'ami des pieds, le kit anti diabète, la crème prévention de l'amputation. Que de talons irrités, de peaux desséchées, sinon de crevasses installées, doivent à l'argan, en pommades comme un fromage blanc Yoplait, un bonheur de marcher sans les mille coups d'aiguilles sous les pieds martyrisés des 4^{èmes} âges dermo-écaillés.

Cet argan, bienfaiteur de l'humanité pédestre, est le fruit de la coque de l'arganier. Avec de tels services, l'UNESCO ne pouvait que le reconnaître au patrimoine universel

Ce faisant, si la France, depuis les druides et surtout le Roi Saint Louis qui avait pris l'habitude d'y rendre la justice sous son ramage, est un chêne, pendant que le Canada est un érable et les Etats Unis un séquoia, le Maroc lui, à y réfléchir, est tout autant le palmier de Marrakech et des oasis de son sud profond que son arganier d'exception.

Alors il faut protéger l'arganier aux longues, fines et profondes racines qui savent si bien maintenir les sols de « Pacha Mama », la terre qui nourrit trois millions de femmes et d'hommes. L'arganier qui supporte jusqu'aux 50 degrés du réchauffement climatique sans crier au stress hydrique, puisque seules les chèvres et les chameaux le feraient crier s'il le pouvait, en lui cisillant ses feuilles de l'année et des bourgeons de la prochaine année.

Greta Thunberg, sur son voilier éco compatible, de retour d'un de ses déplacements New Yorkais, en ambassadrice auto nommée du climat exo déréglé, devrait faire escale à Essaouira. De là, pour ne pas réchauffer avec un 4x4, à simple dos d'un petit âne si doux trotinant sur des chemins parsemés de cailloux, elle irait jusqu'aux champs où des arganiers majestueux étalent leur feuillage d'une saisissante beauté en forme d'immenses bicornes somptueux, et à l'ombre de l'un d'eux, assise en tailleur comme une sainte des révoltes sacrées, aux côtés de Rumi Fattouma Djerrari Benabdenbi, sociologue de ESPOD, la fondation pour la promotion économique et sociale des femmes, elle dirait, dans une conférence de presse que sa célébrité ferait rayonner, qu'il faut sauver « le Matin du Sahara » et donc des arganiers. Parce que déjà 600 hectares d'arganiers disparaissent chaque année et en l'espace de 50 ans, on est passé d'une densité de 100 arbres par hectare à 30 seulement. Et souvent pour les remplacer par des serres de maraichers. Des légumes à la place des arganiers..., il faut vraiment que Greta alerte l'humanité !

Surtout si le réchauffement qu'elle annonce, en prêtresse des avenir dévoilés, finit par faire disparaître un jour dans sa Scandinavie et aux frontières de Laponie, les grands troupeaux de rennes sous les lunes glacées remplacés par les chameaux et les caprins remontant vers le grand nord au fil des gaz à effet de serre semant sous leur concentration les grands vagues du désert conquérant. On sera bien content alors, à l'horizon 2090, à la fin de la vie de l'adolescente inspirée d'aujourd'hui, d'avoir su conserver l'arganier, pour que porteur en lui du mystère de la vie, il puisse aux aurores boréales témoigner encore pour des siècles devenus brûlants de la force du vivant.

Voir : Unesco

Artisanat : « les maîtres de l'art marocain »

C'est ainsi que Lyautey appelait ce que l'on appelle aujourd'hui les artisans. Dans les années 20 du siècle précédent, on rassemblait même les mosaïstes, menuisiers, charpentiers, céramistes, sculpteurs, peintres, relieurs, tisserands, sous le vocable des « arts marocains » avec des musées « d'art musulman » à Fès, Rabat ou Meknès et des écoles d'art : l'école du livre à Rabat, art de la reliure et de la dorure, école de la céramique à Fez, ou de l'ébénisterie et de la marqueterie à Salé.

Tout cela subsiste aujourd'hui, bien dans la vie et l'économie. Des portes cloutées de l'hôtel Minza à Tanger aux fontaines de marbre habillées de zelliges savants en mosaïques dans la cour des Palais de Fès, où les colonnes qui soutiennent les mezzanines courant à l'étage ont en corbeilles des chapiteaux de stucs, l'artisanat marocain est partout, il s'expose, il marche dans la rue en babouches, se glisse en simple caftan brodé ou reste immobile à la selle ouvragée des cavaliers héraldiques à l'entrée du Mausolée Mohammed V, suspendu en vaisseau de lumière dans le ciel bleu de nuit au-dessus de la vallée du fleuve Bou Regreg où planeront demain à l'aube, sur un courant ascendant des cigognes au vol esquissé comme des traits épurés d'une sculpture de Brancusi.

La vitrine de tous ces savoirs faire est dans la grande mosquée Hassan II aux 3300 artisans qui s'y sont succédés, avec 1340 maâllems, compagnons marocains qui spécialisés dans le bois en 854 maîtres ébénistes, spécialisés dans le plâtre en 80 « meilleurs ouvriers », ou qui maîtres carreleurs en 100 décorateurs aux zelliges.

Le bois, de citronniers, de chênes ou exotiques, en pièces tournées, assemblés en pièces géométriques, peint, incrusté de nacre, sculpté pour faire les moucharabieh orientables composés de baguettes de bois tourné, sculptées et entrecroisées, les mezzanines.

Le stuc, de poudre de marbre ou de calcite, lié au feu intérieur de la chaux, ou parfois du plâtre, maîtrisé par l'eau qui ensuite mélangé à la terre crée le mortier qui durcira à l'air libre pour décorer en corbeilles les piliers, les arcades, les nefs, les voûtes, les façades, rehaussés de couleurs, et modelé à la spatule

Le zouak, peinture qui orne le bois, en soulignent la sculpture, le nimbe de leurs attestant une maîtrise des couleurs et des tons. Par exemple miels à la Mosquée Hassan II

Assemblages de petits morceaux de céramiques liés par du ciment, les Zeliges, bruts ou émaillés revêtent les sols, les murs, les fontaines, de leurs marqueteries de faïences plusieurs fois centenaires et pourtant si modernes dans l'abstraction de leurs formes et le traitement de leurs couleurs

Apparues au Maroc au XIème siècle dans des nuances de blanc et de brun, l'art du zelige s'est épanoui au XIVème osules Mérinides avec l'utilisation du bleu, du vert et du jaune. La roue ne sera utilisée qu'à partir du XVIIème.

Les pièces de carreaux émaillés, en carrés, en octogones, combinées avec des cabochons, des étoiles ou des croix, et agencées composent des motifs obéissant aux savoirs des maîtres maâllems.

Le tadelack, d'un mot qui signifie caresser, composé de chaux en pâte enduit dont la finition, en 4 ou 5 couches, appliquées à l'aide d'un galet donne le délicat et le brillant.

C'est un exemple du plus, de l'énigme marocaine. Pourquoi cet artisanat, venue comme la musique arabo-andalouse du fin fonds du moyen âge, non seulement survie, mais rayonne ?

Ces arts ont leur organisation, équivalentes aux corporations françaises des siècles d'Ancien Régime, avec la direction de leurs makkadem, de leurs syndicats, regroupés sous les ordres d'un mothaseb, équivalent de notre ancien prévôt des marchands. Mais en

France cette organisation a pour l'essentiel disparu, sauf les peux nombreux compagnons, alors qu'au Maroc elle est là, installée, reconnue, soutenue. L'art et la vie restent étroitement associés.

La vie n'anime plus les palais de Grenade, de Cordoue, de Tolède et sous la lumière féérique d'Espagne les sanctuaires ne sont plus de de beaux objets de musée. Mais en revanche les chefs d'œuvre de l'art marocain, ses médersas, ses zaouïas, ses mosquées, ces fondouks, ces hauts remparts qu'ont bâti les princes des époques héroïques et qui, hier encore, protégeaient Fez, Mekbès, Marrakech, les cités impérial, la foule les anime toujours. Elle y vient promener, prier, étudier, comme au temps d'Abdel Mounen ou de Moulay Ismaël et c'est à peine si les hommes, comme les choses, ont changé depuis ces lointaines époques.

Ces arts ont leur organisation, équivalentes aux corporations françaises des siècles d'Ancien Régime, avec la direction de leurs mokkadem, de leurs syndics, regroupés sous les ordres d'un mothaseb, équivalent de notre ancien prévôt des marchands. Mais en France cette organisation a pour l'essentiel disparu, sauf les peux nombreux compagnons, alors qu'au Maroc elle est là, installée, reconnue, soutenue

Azoulay André : L'éminence... bleue Essaouira, conseiller de deux rois

Après un demi-siècle au ciel du monde politique et financier, à marcher sur les eaux diplomatiques de la Méditerranée, André Azoulay, conseiller de deux Rois, a acquis comme un statut particulier

Mais des mille et une casquettes délicates qu'il a portées et qu'il porte toujours, celle qui lui restera, même quand il ira conseiller le Dieu des fourmis et le Dieu des étoiles, c'est celle d'avoir créé tout à la fois du Bayreuth, de la Nouvelle Orléans, de l'Avignon et du Woodstock, tout cela en vingt ans et en un seul endroit : Essaouira

Il est en effet l'homme de onze festivals par année, pour l'opéra, les musiques sacrées, le jazz, le flamenco, les danses et des centaines d'ateliers dans la ville des Alizés que le cliché de Jack Lang marocain ne définirait pas, puisqu'il n'est pas le maître d'une seule nuit de fête de la musique, mais de la musique toute l'année. En plus d'être aussi banquier, diplomate et conseiller du Roi.

André Azoulay en effet, doyen des conseillers, entré en service économique comme Colbert, il y a vingt-sept ans, ayant donc duré comme Talleyrand en aussi subtilement raffiné, a maintenant une mission de Rostropovitch marocain de la diplomatie méditerranéenne par le dialogue des civilisations et les fêtes des sacrées multiculturels exhumant et délocalisant « l'Andalus » mythique jusqu'aux rivages d'Essaouira l'Atlantique.

Ce qui lui fait penser, sur le fonctionnement du cabinet, que « *les conseillers n'ont pas de responsabilités exécutives. Ils sont dans un processus de réflexion et de proposition. Ainsi Essaouira porte une réflexion culturelle* », dans le cœur d'un réacteur où l'art et la culture sont des outils de développement d'un projet de société.

C'est sa vision dès 1992, quand il crée l'association Essaouira-Mogador, dont l'objectif est de mettre en place une politique de développement à partir du patrimoine culturel et

artistique de la ville et de promouvoir le métissage des cultures et des religions. À cette époque, Essaouira connaissait une profonde dépression, les touristes la boudaient. La cité fortifiée avait des airs de Trieste sur l'Atlantique, comme si un fado portugais, amené par les vents, l'avait plongé dans la mélancolie. Depuis, André Azoulay a non seulement inversé le cours du grand départ, qui avait enlisé le destin de « Mogador », mais il a inventé une Essaouira en modèle de la « connivence » d'une Andalousie de l'Espagne du Moyen -âge

Voir : Cabinet royal ; Vivre ensemble ; Andalousie, la deuxième rive du Maroc.